

Jacques Becker, 1951

*Casque d'Or* s'inscrit dans la ligne des films voués aux commentaires et à la glose suscités à sa sortie par l'aveuglement et l'acharnement des critiques. Exécution radicale, orchestrée minutieusement par des commentateurs appréciés, blessante pour Becker qui accusa mal le coup. Le temps passa et peu à peu on s'inquiéta de l'incompréhension première et des points de vue, autorisés eux aussi, placèrent enfin le film sous une autre lumière. Définitivement le chef d'œuvre a pris sa place au palmarès du cinéma français, soutenu par de nouveaux témoignages, raffermi à chaque nouvelle vision.

Pour ma part, j'ai toujours trouvé touchante cette histoire révolue et j'ai perçu comme admirable l'art avec lequel Becker l'a contée. À partir de faits divers crapuleux, mais teintés par la nostalgie du passé, le réalisateur a trouvé l'équilibre entre l'amour fou et l'amitié. Mieux, il a fait jaillir la poésie grâce à l'alternance d'épisodes tantôt âpres, tantôt sereins. Des bords de la Marne à la cour de la prison, des rues de Belleville à la banlieue villageoise, de l'herbe campagnarde, propice et accueillante, au cabaret douteux, le drame se resserre et tourne à la tragédie. Mélancolique aventure où le malaise suinte doucement, où l'ombre gagne et culmine lors de la montée de « Casque d'Or » assistant, hypnotisée, à l'exécution de son amant. Et cette déclaration de Jacques Becker si lumineuse : « Seuls les personnages de mon histoire m'intéressent vraiment au point d'y penser sans cesse. Ils me passionnent comme je suis passionné par les gens que je croise au hasard de mes journées et dont je suis curieux. » Et cette précision : « J'ai évité autant que possible le style 1900, sauf dans le personnage antipathique de Leca. J'ai voulu surtout que mes acteurs aient l'air de vivre à l'époque du film, ne soient pas « costumés ». » Évoluant dans la reconstitution exemplaire du décorateur Jean d'Eaubonne, sanglés dans les costumes sans indulgence de Mayo, s'avancent alors à la suite de Gaston Modot, artisan de jadis, Yette Lucas déversant un seau de toilette dans le caniveau, Odette Barency mignotant son cochon, Dominique Davray, reflet pâli de « Casque d'Or », Pâquerette toute rabougrie, pleurant son petit-fils... Et les filous – Paul Azais, Émile Genevois, Claude Castaing, Jean Clarieux – qui picorent autour de Leca, introduisant ça et là quelques notes d'humour, et la flicaille de tous niveaux, et les mondaines palpitantes, et les bigotes momifiées...

Si les canotiers du dimanche fredonnent la romance au début du film, deux aveugles vont finalement surgir, entonnant le temps des cerises. Le ton change, la menace s'installe, implacable. Il importe de souligner le travail de Georges Van Parys sur le montage musical. Mélodies qu'on croyait oubliées et qui flattent encore l'oreille et l'inquiètent en serpentant tout au long de l'histoire, insidieuses, feutrées, obsédantes. Soudain le chant libertaire les anéantit pour rejoindre et rythmer la valse fatale que Manda et « Casque d'Or » vont danser éternellement. Le quatuor de cette déchirante histoire – Signoret, Reggiani, Dauphin, Bussières – se devait d'être inoubliable. Il l'est resté.

Raymond Chirat